



passa porta seminar 2016

NEED & NECESSITY

Compte-rendu des discussions du groupe des « nouvelles voix » francophones

par Adrienne Nizet

Auteurs : Sophie Divry, Kenan Görgün, Nathalie Skowronek, Use Lahoz

Modératrice : Maud Joiret

Session 1 : « Dans quel monde on vit »

Lundi 21 mars 2016

Le passé

Dans cette première session dédiée au « contexte » de l'écrivain, à son histoire et sa perméabilité, la première idée qui suscite la réflexion a été amenée par Use Lahoz : « *Il ne faut pas publier trop jeune ; il faut avoir du passé pour écrire* ». « *La vie ne se comprend que par un retour en arrière, mais on ne la vit qu'en avant mais se comprend en arrière* », a-t-il ajouté, citant Sören Kierkegaard.

Cette idée semble faire l'unanimité au cœur du groupe, qui s'attache même à la petite faute de français de Use : « Il faut avoir du passé », et non « un passé ». « *On ne peut pas écrire trop jeune*, poursuit Sophie Divry. *Car écrire, c'est arrêter de vivre* ». « Il faut aussi pouvoir maîtriser son moyen d'expression », d'après Kenan

Görgün. Et Nathalie Skowronek, qui a notamment écrit sur l'histoire de son grand-père dans *Max, en apparence*, d'ajouter : « *A un moment, je me suis demandée à qui appartenait le passé...* » Et tous se rejoignent sur une chose : c'est toujours un exercice douloureux de regarder en arrière.

Pourtant, pas d'échappatoire. Kenan Görgün a pourtant bien essayé « *d'écrire sur autre chose* ». « *Mais c'était juste une façon de ne pas écrire ce que j'écris maintenant. Depuis que j'écris sur la Turquie, l'exil, je suis tourmenté. C'est un autre moi littéraire* ». « *Moi aussi, un temps, j'ai voulu que cette identité juive s'éloigne de moi* », approuve Nathalie Skowronek.

Il faut alors éviter de devenir le porte-parole de quelque chose qui te dépasse, argumentent les deux auteurs. « *J'aurais aimé qu'il y ait d'autres écrivains belgo-turcs de ma génération* », regrette Kenan Görgün. Avec cette autre impression partagée, celle d'écrire « contre les siens » : « *Il m'a fallu trahir l'histoire officielle de l'immigration (dans « Anatolia Rhapsody », NDLR), qui est tout le temps la même, toujours écrite dans les mêmes termes. Il y a des choses qui ne se disent pas, qui ne s'écrivent pas* ».

L'engagement

La question de l'engagement semble être une évidence au sein du groupe, tout comme celle d'écrire « pour quelqu'un », d'avoir un « père littéraire », guide et critique à la fois. « Je pense qu'on écrit tous le livre qu'on voudrait lire, explique Nathalie. Il y a un moment où on est obligés de se soumettre, et si on ne le fait pas, on se ment. » « Cette soumission, c'est une expérience inoubliable, confirme Use. A la fois la plus belle qui puisse et une torture, car il faut baisser la garde ». « Tu apprends à reconnaître les livres auxquels tu es prêt à te soumettre totalement », poursuit Kenan.

La question de « l'utilité » des livres et de la littérature, par contre, fait débat. Dialogue :

-Ce n'est jamais qu'un livre, dit Nathalie.

-Non, tu ne peux pas dire ça, tu ne sais pas ce que ça vaut, répond Kenan.

-On l'aime, et ce n'est pas à cette table qu'il faut convaincre de la foi en la littérature, mais un livre, même si on l'aime, est immensément fragile.

-Il faut croire à l'importance de ce que tu fais, de ce que tu vas faire, cette chose un peu démente qui peut avoir un impact révolutionnaire sur toi.

Sophie Divry intervient : « En même temps, on est tous en train de se battre pour cette forme artistique qui mérite encore d'exister... Mais par ailleurs, on se dit parfois que ce n'est qu'un livre de plus... »

La politique

Autre débat, la politique : « La littérature ne peut pas changer les choses, un dictateur oui, balance d'emblée Kenan. Un roman ne devrait pas avoir à dire « Je suis un roman politique ». Il est simplement témoin d'une époque. D'ailleurs, dès qu'on dit « roman engagé », le mot « engagé » éclipse le mot « roman » ». « C'est quoi le plus important ?, intervient Use Lahoz, le message ou l'histoire ? Pour moi l'histoire. Les histoires sont nécessaires, sinon, pourquoi les mamans ne liraient-elles pas des factures d'électricité à leurs enfants... »

« J'ai l'impression que plus on paie cher pour se mettre à la littérature, plus on y croit, comme s'il y avait quelque chose à compenser », enchaine Sophie Divry qui, avant d'écrire, était engagée en politique. « J'ai dû arrêter pour écrire, mais je me demande parfois si ce n'est pas parce que ma mobilisation politique n'a pas été rencontrée que je me suis repliée sur l'intime, comme un deuil de la chose politique, la chose collective abandonnée ». Et quand on lui fait remarquer que son livre *Quand le diable sortit de la salle de bain* est néanmoins éminemment politique, elle ne réfute pas : « Chassez le naturel... »

« Il faut une part d'insouciance pour écrire, reprend Nathalie. Pour oublier que tu traites un truc qui t'a fait peur ». Kenan, qui a eu des problèmes en Turquie après la publication du premier roman/récit de sa trilogie, confirme : « Après, tu ne t'assieds plus à ton bureau avec la même innocence... On ne sait jamais vraiment ce qui nous attend ».

Session 2 : Les conditions matérielles de l'écriture

Mardi 22 mars 2016

Cette séance, forcément perturbée par les attentats de Bruxelles survenus ce jour-là, s'ouvre sur une boutade d'Use Lahoz : « Il faut toujours garder à l'esprit que la tombe la plus visitée à Paris, c'est celle de Jim Morrison. Pas celle d'un directeur du FMI... »

Toujours est-il que, pour pouvoir écrire, il faut pouvoir vivre. C'est d'ailleurs en filigranes le sujet du dernier roman de Sophie Divry. « Tout le monde pense que l'écrivain est payé avec la gloire », ironise Nathalie Skworonek. Or bien sûr, la gloire ne remplit pas les frigos. Un grand tabou, s'accordent à dire tous les auteurs réunis.

Même si Kenan a tempéré cette idée (« Je ne suis pas sûr de trouver bien sain un lien direct entre écrire et avoir de l'argent »), il a été proposé aux auteurs de lister une série de propositions qui les aiderait à écrire sereinement. Voici le résultat :

Discussion sur des points généraux ou déjà existants :

- L'absence de **bourses publiques** à la création peut être très préjudiciable, comme en Espagne où ces dispositifs sont inexistantes.
- Les **résidences d'écritures littéraires** sont évidemment à continuer, à développer, notamment à des niveaux différents (à des niveaux associatifs, régionaux, municipaux, mais aussi pourquoi pas en mécénat).
- Les **pourcentages** de droits d'auteurs doivent arrêter leur décrue. Considérant que les 10% historiques sont déjà un legs arbitraire de l'histoire, on aurait très bien pu imaginer un monde où les droits d'auteur se discutent autour de 30%...

Les propositions utopiques et néanmoins réalistes suivantes ont été abordées, s'inspirant parfois de ce qui se fait déjà ou en cours :

- **Elaborer une grille de rémunération des auteurs du type :**

- Du 1^{er} au 3^e roman : 8% de D.A. minimum et 800 euros min. d'a-valoir

- Du 4^e au 6^e roman : 10% de D.A. minimum et 3000 euros minimum d'a-valoir.
- Au-delà du 6^e roman : 12% de D.A. minimum et 5000 euros d'a-valoir
- Au-delà du 5^e roman les auteurs sont éligibles à la mensualisation par leurs éditeurs, avec une durée et une hauteur de salaire négociable.

Cette échelle de rémunération permettrait de donner des échelles de ce à quoi les auteurs peuvent prétendre, et serait indicative voire obligatoire en terme législatif. Il est important de mentionner la mensualisation comme situation ultime, à laquelle les auteurs pourraient postuler selon des critères transparents et négociables dans chaque maison.

- Obliger les éditeurs à déposer leurs chiffres à **une instance nationale voire internationale de contrôle et de transparence**. Notamment du nombre de livres imprimés et des livres vendus par les éditeurs. Afin de pouvoir contrôler les chiffres déclarés (ou non-déclarés), en terme de livres non déclarés imprimés ou de non-reddition de compte. *A noter que cette instance permettrait également aux Etats une plus grande clarté pour ses rentrées fiscales.*

- Elaborer **un statut d'intermittence** pour les auteurs. Sur le modèle français des intermittents du spectacle, et selon ce qui se fait en Belgique (paraît-il) de pouvoir convertir un contrat d'auteur éditorial en forfait heures, on peut imaginer que si, par exemple, un auteur gagne 12000 euros de droits d'auteurs en 18 mois il ait droit à des indemnités chômage et à un statut particulier de ce type. On peut imaginer faire entrer dans ce « forfait » (convertible en heures) les contrats d'auteurs, les commandes de textes, les interventions extérieures. *Le problème est qu'encore une fois c'est la puissance publique qui viendra compenser le mauvais sort fait par certaines éditeurs à leurs auteurs.*

- Même si les auteurs ne sont pas salariés de leur maison d'édition, il faudrait que chaque éditeur dépassant une certaine taille (à définir) aient à remplir certaines **obligations sociales** envers leurs auteurs, en donnant accès, partiellement ou complètement, à « **un pack social** », qui accompagnerait tout contrat d'édition. Sur

le modèle des obligations patronales envers les salariés, les auteurs publiés dans de telles maisons auraient des droits de tirage :

- **un ticket-enfant** comprenant la prise en charge (complète ou partielle) de frais de garde des jeunes enfants (*car on ne peut pas écrire avec un bébé dans les pattes*)
- **un ticket-bureau**, soit le remboursement (complète ou partielle) de la taxe d'habitation (*puisque avoir une chambre à soi coûte parfois autant que ces Droits d'auteurs annuels*)
- **un ticket-informatique**, permettant de renouveler son matériel, cumulable éventuellement sur plusieurs années avant de les mobiliser quand on doit renouveler son ordinateur ou son imprimante.
- **un ticket-santé** donnant droit à la mutuelle complémentaire santé.
- ...

Session 3 : Être écrivain

Mardi 22 mars 2016

S'il n'est pas toujours facile de se « dire écrivain », la notion d' « auteur émergent », accolée à ce groupe, fait également réagir. « Car nous avons déjà un passé d'écrivain », argumentent les auteurs. « Ces catégories, c'est paralysant ».

Au-delà de cela, la question qui hante les quatre écrivains peut se résumer ainsi : « Qu'est-ce que, en tant qu'écrivain, tu as à donner et que toi seul peut donner ? » Et Kenan d'y répondre à sa façon : « Ce sont les choses les plus difficiles qui sont restées, et je vais m'y atteler ».

Pour Sophie Divry, l'essentiel est de « *développer une qualité d'émotion chez l'autre, une qualité de présence, un dépaysement artistique vers la beauté, faire naître une délicatesse* ».

« *Je ne crois pas à l'inspiration* », indique pour sa part Use Lahoz. « *J'écris pour être une meilleure version de moi qu'hier, mais je préfère parler d'aspiration. Il faut faire attention à l'ego : tu es ce que tu fais* ». « *Il y a cette humilité de l'écrivain qui porte*

son livre », confirme Nathalie Skowronek. « C'est très compliqué de trouver la juste distance ». « Je suis pour la disparition de la figure de l'écrivain, poursuit Kenan Görgün, il faut laisser vivre les livres. D'ailleurs, mon livre se défend mieux que moi ! »